

18-OUDLER

Échanges frontaliers depuis « des éternités »

Sur le plateau de l'Oesling entrecoupé des vallées de l'Our et de l'Ulf, les frontières ont toujours existé. Les limites concrètes, telles que la langue, n'y ont pratiquement jamais constitué un obstacle en comparaison avec d'autres régions frontalières. Le francique mosellan permettait de se faire comprendre aisément des voisins luxembourgeois. L'incessante création de liens familiaux et de parenté transfrontaliers contribuait également à établir une base de communication. D'autres préfèrent prendre la nature comme explication. Sur les hauteurs telles que celles du plateau de l'Oesling, les frontières perdent leur signification. Il n'y a pas que le vent qui le traverse sans se soucier des frontières. Deux anciennes routes commerciales passaient également par l'Oesling. Dans la vallée de l'Our, on a toujours vécu en étant en rapport avec d'autres régions et en ayant des échanges avec celles-ci. Aujourd'hui, le trafic frontalier, la barrière à la frontière et le bureau des douanes font partie du passé. Mais il y a toujours eu une grande diversité dans la manière de passer la frontière. Aujourd'hui encore, on passe la frontière, bien que différemment.

Les travailleurs frontaliers passent la frontière pour se rendre dans le sud du pays voisin

En 2011, 3 300 Belges se sont rendus au Luxembourg pour y travailler. Dans la vallée de l'Our et de l'Ulf, on dit qu'ils vont travailler « *ins Ländchen* », « dans le petit pays ». Ils y travaillent surtout dans la construction, le commerce et les transports. Les Luxembourgeois qui, inversement, se rendent en Belgique pour y travailler représentent environ un dixième des Belges qui font le trajet inverse. Alors que, ces dernières années, le nombre de travailleurs se rendant en Allemagne a régressé, les navetteurs sont de plus en plus nombreux à aller au Luxembourg. Ces mouvements s'expliquent surtout par les rémunérations plus attractives, qui résultent elles-mêmes d'une infrastructure économique entièrement différente. Il y a maintenant plus de 100 ans que des Belges vont travailler au Luxembourg. Au début du XXe siècle, un grand nombre d'habitants de la région de l'Oesling allait travailler dans le sud du Luxembourg en raison de l'industrialisation croissante. Les travailleurs agricoles et les petits agriculteurs aux revenus faibles, surtout, espéraient gagner davantage en tant qu'ouvriers dans l'industrie. Cet exode rural s'est poursuivi jusque dans les années 1980. Les Luxembourgeois apprécient leurs voisins pour leur goût du travail. Ils les admirent même souvent, car, venant du nord encore éloigné dans l'esprit des Luxembourgeois, ils doivent se mettre tôt en chemin pour aller travailler vers le sud. En 2007, 43 % des salariés recensés au Luxembourg étaient des travailleurs frontaliers. Le Luxembourg estime que ce pourcentage élevé est nécessaire pour maintenir le niveau de prospérité du pays. Mais certains y voient aussi une menace pour la langue luxembourgeoise, et donc une menace pour leur propre identité.

Les automobilistes passent la frontière pour aller faire le plein au Luxembourg

Les panneaux indiquant « Dernière station-service avant la frontière » ont longtemps fait partie de la signalisation routière à l'approche des frontières. Mais, en Allemagne et en Belgique, on cherchera vainement ces informations avant la frontière vers le Luxembourg. En revanche, les pompes à essence sont très rapprochées au Luxembourg. Près de trois quarts des 238 stations-services du Luxembourg sont implantées à proximité de la frontière. Depuis les années 1970, elles attirent comme des aimants les automobilistes venus des pays voisins. La raison en est simple : au Luxembourg, les prix de l'essence et du diesel sont hors concurrence, 15 à 20 % moins élevés que dans les pays voisins. En effet, le taux de TVA et les droits d'accises sur le pétrole sont nettement moins élevés au Grand-Duché de Luxembourg. Les habitants des régions frontalières en profitent, de même que le ministre luxembourgeois des Finances, car le tourisme du carburant en provenance des pays voisins rapporte environ 700 millions d'euros de taxes au Trésor public. Les riverains le long des routes menant aux stations-services s'en réjouissent toutefois moins. Quant au ministre de l'Environnement, il doit également être moins heureux, car, au Luxembourg, 75 % des émissions de gaz à effet de serre liées à la vente de carburant au sens du protocole de Kyoto sont imputables au tourisme du carburant et à l'achat de carburant par les véhicules en transit.

Les dernières frites avant la frontière sont les premières que l'on retrouve en rentrant

Pour les non-Belges ou les personnes peu familiarisées avec la vie en Belgique et les habitudes culinaires belges, la mention « Dernières frites avant la frontière », telle qu'elle figure à Oudler, peut sembler étrange. On associe trop à la restauration rapide et à la cuisine bon marché ces bâtonnets de pomme de terre frits. Depuis un certain temps déjà, un grand nombre de friteries ont réussi à se défaire de cette image négative. La Belgique est également le royaume de la frite. Des années durant, on ne les connaissait qu'accompagnées de sel et de moutarde. Dans les années 1930, on les a accompagnées de sauces, et notamment de mayonnaise et de sauce tartare. On n'achète pas seulement les frites à la frieterie du coin lorsque le réfrigérateur est vide ou pour mieux digérer le stress du travail pendant la pause de midi. Entre-temps, elles se vendent également dans des lieux raffinés, comme au Café de Frites de Raeren, qui se trouve plus exactement, on s'en doute, sur la route d'Aix-la-Chapelle, au poste frontière de Köpfchen. On y sert tous les plats accompagnés de frites, de l'« Öcher Puttes » aux brochettes de saté asiatiques. On pourrait presque voir les friteries frontalières comme une carte de visite nationale pour les voyageurs qui entrent en Belgique, au même titre que les plaques sur lesquelles figurent les emblèmes nationaux. Mais elles sont également là pour les Belges qui ont encore envie de frites avant de sortir du pays. À leur retour, ils seront heureux de trouver une frieterie ou un établissement comme le Café de Frites dès le passage de la frontière. Les Belges aiment les frites et sont de véritables gourmets en la matière. Le pape allemand des gourmets, Wolfram Siebek, l'atteste : « Les Belges adorent manger, ils préfèrent se mettre en chemin les joues pleines que le ventre creux. C'est déjà ainsi que Pieter Breughel les représentait. » Mais quelques questions appellent réponse : en quoi consiste la qualité spécifique des frites belges ? Les frites sont-elles originaires de Belgique ?

Des pommes de terre en forme de poisson à l'un des trois aliments symboliques de la Belgique

Selon des historiens français, ce sont les Français qui, en 1789, année de la Révolution, ont inventé les frites sous les ponts de la Seine. Mais, huit ans plus tôt, Josef Gérard, secrétaire de l'impératrice autrichienne Marie-Thérèse, rapportait déjà ce qui suit : « Les habitants de Namur, Huy et Dinant ont l'habitude de pêcher dans la Meuse et de frire le poisson pour agrémenter leur alimentation. Lorsque l'eau est gelée et que la pêche n'est guère praticable, ils découpent des pommes de terre en forme de poisson et les font également frire. » Aujourd'hui, le secret de la qualité des frites belges consiste à les cuire d'abord à l'huile chauffée à 150 degrés, puis à les faire dorer dans l'huile portée à 180 degrés. Elles font partie intégrante de l'identité belge et de la fierté nationale. Pour les deux artistes belges Marc Beauvent et Éric Lagrain, les frites sont même un « symbole de l'unité à l'encontre des problèmes sociaux de notre pays ». Les frites sont une institution nationale en Belgique. Ils y ont non seulement consacré une exposition en 2005, dans la salle d'exposition d'arts de Welchenhausen, mais aussi rédigé un manifeste. Les frites, la bière et les pralines sont les trois aliments symboliques souvent cités de la Belgique.

À l'époque du nazisme : on passe la frontière vers la Belgique

Pour bon nombre de Juifs, la Belgique était l'ultime espoir à l'époque du Troisième Reich. Plus de la moitié des 56 000 Juifs de Belgique ont survécu à l'époque du nazisme. En comparaison, les chances de survie dans le pays voisin au nord n'étaient que de 12 %. Ils doivent ce taux de survie à la population qui avait toujours de bonnes idées pour les aider à fuir ou leur offrir un endroit où se cacher. Il y avait également des « passeurs » qui se faisaient généreusement rémunérer pour leurs services. À partir de 1942, dans la région de l'Oesling, à la frontière belgo-luxembourgeoise, un nombre croissant de réfugiés frappèrent également aux portes de fermes qui les accueillirent pour les cacher. Des mouvements patriotiques organisaient des réseaux permettant aux réfugiés de rallier la Belgique où la surveillance par les militaires allemands était moins sévère. À l'époque de l'occupation du Luxembourg par la Wehrmacht, en 1940, le pays comptait 3 700 Juifs. Trois ans plus tard, ils n'étaient plus que quelques-uns qui vivaient en mariage mixte. En Belgique, la rébellion silencieuse impliquait l'aide entre voisins, la bienveillance de la police et la lutte individuelle. Parmi les personnalités connues qui ont échappé à la déportation grâce à l'aide de Belges, il convient de mentionner Paul Spiegel, ancien président du Conseil central des Juifs d'Allemagne. « Qui sauve une

vie humaine, sauve tout un peuple ». Pendant l'Occupation allemande, de nombreux Belges ont appliqué ce précepte du Talmud. La journaliste allemande Marion Schreiber, entre-temps décédée, a su rendre hommage à ce courage : « Ce peuple, qui, pendant des centaines d'années, avait appris, sous différents souverains, à se plier, à se dissimuler, à s'appliquer à désobéir silencieusement aux autorités étrangères, [...] a su rester humain à une époque inhumaine. » Elle rappelle que ceux qui ont bénéficié de cette aide ne l'oublieront jamais. Mais les pays voisins ne savent pratiquement rien de cet héroïsme silencieux. Marion Schreiber croit en connaître la raison : les Belges sont aussi modestes.

Frontière déplacée de la salle de l'auberge dans le jardin

Le tracé des frontières résulte de décisions politiques prises à haut niveau entre différents États et tient souvent guère compte des circonstances quotidiennes. Ainsi, il n'est pas rare que les frontières coupent des entreprises et des maisons, comme c'est le cas pour une auberge située sur la frontière belgo-allemande. La frontière entre les deux États voisins passait par la salle de cette auberge. Après la Première Guerre mondiale, les propriétaires durent décider s'ils voulaient être rattachés à la Belgique ou à l'Allemagne. Ils optèrent pour la Belgique, et ce, pour une raison purement pragmatique : le chemin jusqu'à l'arrêt de train sur la Vennbahn était plus court que la liaison vers la ligne de chemin de fer sur le territoire belge. L'aubergiste avait tenu compte de quelques différences entre les deux États : dans la partie allemande de l'auberge, on pouvait servir de l'eau-de-vie, mais pas dans la partie belge. L'aménagement des lieux permettait de respecter cette formalité douanière, mais il va de soi que cela faisait sourire. Et il n'est pas surprenant que cette auberge fût également un lieu de contrebande. Le personnel douanier faisait partie des habitués de l'établissement. Les douaniers belges des localités situées dans la vallée y venaient souvent. Leurs homologues allemands, en revanche, devaient souvent changer de poste d'attache afin de freiner les rapprochements. Lors de la rectification de la frontière après la Seconde Guerre mondiale, la frontière fut déplacée de l'intérieur de l'auberge dans le jardin. C'est ainsi que plus d'un client a déjà demandé si les légumes utilisés pour la salade du dîner provenaient de Belgique ou d'Allemagne.